

LE REFUSÉ

PARIS

Rédacteur en chef

JULES LERMINA

BUREAUX

17, Rue Vivienne

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Nous prévenons nos abonnés, dont l'abonnement expire le 31 mars, de le renouveler dans le plus bref délai, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Samedi prochain,

Tony RÉVILLON

commencera dans le *Refusé* une série d'articles inédits sur

LYON EN 1848

1^{er} article:

La Pension Champavert.

PARIS

A. M. Vingtrinière, imprimeur du REFUSÉ,

MONSIEUR,

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et je vous en remercie. Effrayé, pour des raisons que je ne me reconnais même pas le droit de discuter, par certaines expressions de mon précédent article, vous avez voulu, tout en sauvegardant des intérêts très-respectables, faire acte de courtoisie envers l'écrivain, en lui expliquant pourquoi vous vous trouviez dans la nécessité de remplacer par des points ce qui vous semblait dangereux. Il y a dans votre acte, monsieur, une notion de politesse professionnelle dont je tiens à vous féliciter, et ceci, sans ironie aucune, croyez-le bien.

Vous êtes, de par la législation, sous le coup d'une responsabilité qui vous oblige, souvent même, je veux le croire, à votre corps défendant, à une prudence que nous pouvons trouver exagérée, mais qui en réalité est des plus explicables, lorsqu'on lit certaines colonnes de troisième page des journaux politiques. Il y a là un alignement de chiffres, adouci de mois de prison, qui donnerait à réfléchir au plus hardi. Et chaque fois que vous ordonnez à vos machines de saisir dans leur gueule à engrenages la prose de l'un de vos clients, vous êtes fondé à vous demander ce qui sortira, après digestion, du corps du monstre.

Si vous prenez un lièvre, vous êtes certain de faire un civet. Si vous prenez quelques feuillets de copie, la presse peut les rendre à l'état de papier timbré et de mandat de dépôt. Le monstre cependant digère sans se plaindre, comme l'autruche de la légende qui avale des cailloux. Mais si la presse à vapeur ne souffre point de ce qu'elle a englouti, vous êtes là pour porter le poids de son intempérance. Donc, vous la rationnez, la pauvre, vous la mettez au régime, lui interdisant les liqueurs fortes, les viandes trop succulentes, j'entends trop chargées en principes nutritifs, lui refusant le poivre, l'ail et le piment, ne lui permettant le café qu'une fois par jour et encore... enlevant de son mets les épices trop échauffantes. Cela est juste, cela est bien.

Fort heureux encore, et c'est ici que je vous loue, que, comme certains de vos confrères, vous ne vous croyiez pas en droit d'ajouter du sucre là où il y avait de la moutarde, de la cannelle là où il y avait des pickles, du sirop là où il y avait de l'eau-de-vie.

C'est tout une préparation culinaire à laquelle nous devons nous livrer, vous, l'imprimeur, et nous, les écrivains.

Nous avons trouvé sur le marché de l'actualité quelque bonne et grasse pièce, qu'il nous plait de découper à l'intention de nos contemporains. Elle n'est pas trop faisandée, ce qui suffit à prouver qu'elle n'a pas touché à la politique. Et nous nous mettons en devoir de la préparer, après l'avoir préalablement vidée de tout ce qui pourrait compromettre la réussite du ragoût. Nous la ficelons soigneusement, puis nous la mettons au feu. C'est ici que paraît le danger: si le feu est trop fort, elle peut *attacher*, c'est-à-dire toucher au fond qu'il lui est interdit de froisser. Que de précautions sont alors nécessaires! Il ne faudra pas un seul instant, tandis que nous la faisons mijoter au bout de notre

plume... de notre cuiller de bois, veux-je dire, oublier à quel travail minutieux nous nous livrons.

Ce diable de feu est toujours là, aussi vif, aussi ardent, prêt à profiter de la moindre inadvertance.

Maintenant passons à l'assaisonnement. Ici, nouvelles difficultés, nouvelles et indispensables précautions. Parbleu! nous savons bien que le palais de nos commensaux est *ferré à glace*, et qu'ils en avaleraient bien d'autres sans faire la grimace. D'aucuns même auraient le goût assez dépravé pour remettre la main au plat, après avoir goûté. Mais notre diplôme de cuisinier n'est que de seconde classe, et fussions-nous plus forts que Carême ou Grimod de la Reynière, il nous est interdit d'empiéter sur les attributions de nos confrères de première classe. Ils ont payé patente supérieure et peuvent laisser libre cours à leur fantaisie. Mais, pour nous, il est un degré fixe, invariable, au-delà duquel toute notre habileté ne nous sauverait pas.

Et cependant la cuisine édulcorée est si mauvaise: sa fadeur est si répugnante, que, ma foi, nous nous laissons parfois aller: nous saupoudrons d'allusion, nous pimentons de bonne et fraîche vérité, nous relevons de révélation ou de discussion...

Ici votre rôle commence. Dès que le ragoût vous parvient, il vous faut tremper délicatement le doigt dans la sauce, donner un coup de langue bien sec, bien impartial, et alors déclarer, en votre âme et conscience, si l'amalgame est présentable et si vous, qui êtes appelé le premier à l'ingurgiter, vous ne courez aucun danger d'indigestion.

Soyez tranquille. J'ai la attentivement mon manuel de parfait cuisinier de seconde classe et je n'en oublierai plus les principes.

Votre dévoué,

JULES LERMINA.

LYON

Vive le Printemps!... A bas l'Alcazar!...

Ah! le beau printemps que nous avons! La neige tombe, la bise siffle, on grelotte... Demain, les brouillards vont monter, et dans l'atmosphère épaisse on toussera, et dans la boue on pataugera comme en plein décembre... Ah! que ne suis-je à Venise! on dit qu'il y fait bon!

Déjà les bourgeois mettaient le nez à l'air, déjà les arbres déployaient leur manteau neuf, et toutes les plantes, s'éveillant, étendaient leurs jeunes bras... De toutes parts déjà les oiseaux gazouillaient, confiants!

Mais aujourd'hui on dirait que de mauvais génies, répandus dans l'air, s'efforcent de suspendre le développement des arbres, la croissance des plantes, le mouvement et le bruit de la vie; bref, protestent, au nom de l'hiver, contre la fécondité indomptable de la nature!

Oui, je le crois, il y a de faux bonshommes de génies qui se complaisent dans ce labeur insensé!

On rencontre des âmes poétiquement naïves qui, dans ces brusques révolutions de température, ne voient que de pieuses allégories.

Tel ce jeune orateur sacré qui prêche le Carême dans l'église de... ma paroisse. Mardi, fête de l'Annonciation, « ce jour immaculé qui inaugure ces neuf mois mystérieux dont Noël est le divin achèvement, » il s'écriait devant son auditoire béant:

« Cette neige qui descend du ciel, mes frères, est le linceul du carnaval et de ses scandales! »

Dans l'homélie de ce jeune Chrysostome lyonnais, j'ai été frappé d'une prophétie contre l'Alcazar, cet incomparable palais d'Euterpe et de Terpsichore:

« Une maison de Dieu s'élève sur les débris de cet antre infernal!... On y entendra les cantiques de David au lieu des hurlements de l'orgie, les orgues sacrées au lieu des pistons et des trombones de Lamotte!... »

Je n'affirme pas comme textuel « les pistons et les trombones de Lamotte; » mais il était formellement question de *bayadères* et de *prêtres satiens*; en tout

cas, je regrette vivement de n'avoir pu sténographier cette tirade apostolique qui aurait fait le plus bel ornement de cette chronique.

Ainsi donc l'Alcazar, « ce temple de l'esprit du mal, » va se transfigurer en un sanctuaire du Très-Haut; on évangélisera, on se confessera, on communiera là où... Il est incontestable qu'un grand besoin d'églises se fait sentir à Lyon; mais la plaisante idée d'aller choisir ce Childebrand!... Sous quel nom de baptême pourra-t-on enfourner un nom si populaire, si pittoresque? Chateaubriand lui-même aurait-il osé chanter l'Ange des souvenirs qui voltigera sous ses voûtes durant les saints offices?... Je ne donnerais pas une obole du salut éternel des fidèles qui s'abriteront sous les ailes de ce vieux diable canonisé!

Ainsi donc la fatale nuit du 21 au 22 mars a vu les suprêmes convulsions du grand roi des bastringues lyonnais! Tout Lyon a voulu lui fermer les yeux!... Il paraît que le dernier râle du géant a ressemblé à un souffle puissant, toute son agonie aux transports d'une vie exubérante! — Jamais trépas plus triomphant!... On lui prépare des funérailles inouïes; naturellement, nombre d'orateurs apprennent par cœur son éloge funèbre!

Il est bien entendu que depuis plusieurs lignes je parle un langage qui n'est pas le mien, mais celui des amis trop nombreux du monstrueux Méphistophélès. Ces forcenés présents, en outre, que celui qu'ils appellent « un martyr » ne mourra pas tout entier, mais que ses cendres seront une semence féconde et vengeresse. — Dépouillons ce langage de toute parure et disons crûment que notre ville est menacée d'une détestable monnaie de l'Alcazar!...

Mais cette menace ne doit point troubler les âmes pieuses dans la joie de leur triomphe! L'Alcazar, c'était le puits apocalyptique de l'abîme! C'est par son anéantissement que Lyon sera sauvé de la perdition, si toutefois Lyon peut être encore sauvé!

Si le dimanche est mal célébré, et le lundi dévotement; si les urnes de l'Hôtel-de-Ville sont devenues des foyers d'infection; si les trones des églises taris-sent; si de mauvais journaux sont nés, grandissent... Evidemment, c'est la faute à l'Alcazar!

Si nous avons vu des notaires voleurs et des avocats escrocs, si nos mères échangent des épîtres amoureuses avec Garibaldi, si nos sœurs s'empoisonnent ou se prostituent au Minotaure universitaire... Evidemment, c'est la faute à l'Alcazar!

Si la jeunesse des écoles hue ses surveillants et brûle la consigne; si elle refuse obstinément de faire entendre sa voix au public accouru pour l'entendre; si elle force ses directeurs à s'écrier avec une majestueuse indignation: « Ah! vous ne voulez pas chanter *Salvum fac Imp...* etc., eh! bien, nous allons vous faire danser! Si enfin elle a sauté sur l'air du *chant du Départ*. Croyez-vous que ce ne soit pas la faute à l'Alcazar?

Voici un fait horrible qui date d'hier: Une des plus jolies filles de C... village du diocèse, était venue à Lyon pour apprendre l'état de modeste; au départ, son curé lui avait surtout recommandé la sagesse. Ces jours passés, elle revient au village; le bon pasteur la rencontre: « As-tu suivi mes conseils, mon enfant? Es-tu restée sage? — Certainement, monsieur. — Ainsi, tu rapportes ton... innocence? Ah! mon innocence! Ces diables de Lyonnais en sont si affamés que, en aurais-je eu quatre, ils ne m'en auraient pas laissé l'ombre! » Et vous croyez que tout cela n'est pas la faute à l'Alcazar?

Mais bénis soient Dieu, la Vierge et les saints! Le monstre enfin a rendu son âme au diable... Lyon cessera bientôt d'être cette Sodome, cette Gomorre dont les débordements ont été, selon Mgr de Bonald, si justement punis par ceux du Rhône et de la Saône! *Felix qui potuit rerum cognoscere causas!*

Denis BRACK.

LE REFUSÉ éditera, samedi prochain, un numéro complet du journal

Le Courrier de Lyon

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 12).

ALEXANDRE LUIGINI

Ex-Chef des Pompiers de Lyon. Directeur d'une Société philharmonique, de la Fanfare et de la Chorale de Tarare.

AU PHYSIQUE:

Tourne autour de 45 ans. — Court... mais gros. — Cheveux à la mal content, mais bien peigné. — Air bon, quoique marié (oh! pardon, madame). — Mise... de fond... ordinaire.

OBSERVATION de l'Auteur: Ne pouvant en dire du mal, je me résigne à être concis.

AU MORAL:

RÉBUS AUX LECTEURS.

Dépêche chiffrée.

45.....45.....45.....
.210.....1801......210.....
.....1801......210.....1801.....
.....45......45......45.....
.....000......000......000.....

Très-affable et sans prétention. — Nature assez ronde, bon camarade, pas vantard et peu jaloux. — Quoique portant le même nom que son frère Joseph.

OBSERVATION de l'Auteur: Ne pouvant en dire du mal, je me résigne, etc.

EN MUSIQUE:

Rival d'Arban sur le piston! — Ne joue que les difficultés et se joue des casse-cou. — Possède un — souffle — à alimenter le grand orgue de Strasbourg (aurait fait un excellent plongeur). — Manque de sentiment, de douceur et d'âme, mais possède du brio, de la chaleur et... du souffle. — Beaucoup de cascades, mais ne charme pas, étonne sans émouvoir.

OBSERVATION de l'Auteur: Ne pouvant en dire du mal, je... etc.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS:

Compte de nombreux et mérités succès. — A quitté Lyon pour se fixer à Tarare et a laissé ici des regrets et des amis, ce qui est rare. — Ne compte pas sur une silhouette dans le *Refusé*, ne s'en croyant pas digne, ce qui est complètement faux, car Alexandre Luigni est une des rares figures sympathiques que nous connaissons.

OBSERVATION de l'Auteur: Ne... etc.

(A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

CECI ET CELA

En 1274, un de nos rois qui s'appelait Philippe et qui n'avait pas de nom de famille, puisque les rois n'en ont pas, rendait une ordonnance qui prescrivait aux avocats de ne se charger que des causes justes et de ne recevoir jamais d'honoraires au-dessus de trente livres. Cette ordonnance était absurde, je le veux bien, car on ne peut savoir si une cause est juste qu'après que le jugement a été rendu, mais elle avait cependant du bon. Nous vivons dans un siècle où elle recevrait souvent de salutaires applications. L'avocaterie nous envalait et s'il est vrai que la parole ait été donnée à l'homme pour déguster sa pensée, on peut dire que les avocats usent et abusent de la permission. Pour faire un bon avocat il faut d'abord avoir complètement perdu le sens moral et savoir se moquer du juste comme de Colin-Tampon. Il faut aussi savoir demander effrontément des honoraires insensés et ne jamais oublier de se les faire payer d'avance.

Beaucoup de nos députés sont avocats. On s'en aperçoit bien à leurs longs discours qui prouvent rarement quelque chose et qui n'influent en rien sur le nombre ou sur la couleur des boules.

Trop parler nuit. *Mal voter cuit.*

M. X.-Y., député, ambitionnait une place au Conseil général. C'est une noble ambition. Il a tout ce qu'il faut pour y arriver et même un peu de ce qu'il ne faudrait pas. Or, on allait voter. C'était chaud. Les moments étaient précieux... et les électeurs aussi. Un d'entre eux, influent gaillard, haut en couleur (vous ai-je dit que la chose se passait en Bourgogne?) rencontra un jour l'éligible dans les rues de V. sur Y. Ce n'était pas pour le candidat, le moment d'être fier. Il fallait, pour le devenir, attendre que les élections fussent

achevées. Aussi, quelques moments après leur rencontre, les deux hommes, électeur et éligible, se promenaient-ils ensemble en amis, l'électeur demandant, l'éligible promettant; à seule fin de mettre ce brave homme dans la bonne voie. Et l'un demanda tant et l'autre promit tant que l'électeur finit par avoir soif et parla de boire bouteille.

« Je le veux bien, dit l'éligible qui, vous le savez, n'était pas fier, mais il m'est impossible de payer. On m'accuserait de manœuvres. En ma qualité d'honorable je ne puis faire que des choses honorables, ou du moins, si j'en fais d'autres, il faut que je les déguise... honorablement.

Déguisons donc et... prenez ma bourse. » Qui fut dit fut fait et, l'un après l'autre, l'électeur devant, ça va sans dire, les deux hommes entrèrent au café.

Il y avait là nombreuse réunion. Tous les amis de l'électeur s'y trouvaient. Tous avec leurs trognons, tous avec leurs soifs salées. Et on but. Et l'électeur paya ce jour-là bien des dettes. Il rendit bien des bouteilles arriérées. Il se fit même de nouveaux amis et mit sur la planche des bouteilles pour l'avenir, tant et si bien que, après la séance qui fut longue, la bourse de l'éligible, bourse ventrue, bourse ronde, bourse bien garnie, se trouva vide et flasque. Mais c'était, pensait-il, de l'argent bien placé. Chaque pièce de cent sous devait rapporter dix francs en honneur et en considération. C'était en somme une bonne affaire.

Notons, pour finir, que M. X. Y. ne fut pas nommé et que le Conseil de son département est privé de ses lumières.

Allez vous y faire mordre !

Edmond MAGNAC.

EN L'AIR

On colporte qu'un journaliste du grand format de... a reçu une lettre bien curieuse, et dont voici le sens, sinon le texte :

« J'ai le regret de vous annoncer, qu'en raison de l'état actuel des finances du royaume de... il devient désormais impossible de vous continuer la subvention de 9,000 francs qui vous était allouée sur nos fonds secrets depuis quelques années, etc. »

On ajoute qu'à la réception de cette lettre étrange, signée du nom d'un personnage célèbre de l'Etat en question, le susdit journaliste fut comme foudroyé de stupefaction. C'était pour lui la première nouvelle de cette soi-disant subvention.

Que voulait dire ce mystère ? Etait-ce un piège ? ou une révélation ?

Ledit journaliste, flairant un faux, un vol ou une mystification, s'est mis en mesure de se renseigner à bonne source ; et il se propose de publier prochainement les résultats de l'enquête à laquelle il va se livrer.

Attendez !... L'incident Kervego-Cassagnaco-Lavarenne aurait-il une deuxième édition, ou ce racontar n'est-il qu'un canard ?

Le lecteur a sans doute dû remarquer que, depuis quelque temps, il y a un relâchement, un laisser-aller considérable dans les habitudes de l'administration du chemin de fer Lyon-Méditerranée.

Cette compagnie a-t-elle changé de ligne... de conduite ? Toujours est-il que, depuis un grand mois, on n'avait pas un seul petit incident ! à déplorer le plus léger dérangement à se mettre sous la dent.

Les grands journaux, et particulièrement le *Courrier de Lyon*, étaient dans la désolation.

On allait manquer de copie.

Réparation... d'honneur ! ce déplorable état de choses vient de cesser. Grâce aux perfectionnements, aux soins paternels apportés journellement dans le service, nos lignes ferrées ont repris leur physiologie habituelle.

Un, deux, trois accidents depuis huit jours !

Il est vrai que ce ne sont que de simples hors-d'œuvre, mais enfin il ne faut pas trop demander à quelqu'un qui se décide à revenir dans la bonne voie.

Tamponnement par ci, effleurement par là, un petit mort au nord, une pincée de blessés au midi. Allons, allons, le chemin de fer rentre dans son jeu.

Et pourtant il y a encore, à l'heure qu'il est, des âmes simples, des natures droites qui croient candide-ment que l'administration cherche à mettre un frein à ces débordements.

Un frein ?...

Ah ! ce ne sont pas les freins qui manquent, en projet du moins, et, sans en dire beaucoup, je puis bien porter à mille le nombre de ceux soumis à l'appréciation du comité supérieur ! depuis quelques années.

Un premier, m'a-t-on dit, proposait le moyen de détacher instantanément les roues des wagons. Le train s'asseyait tranquillement sur la voie et déposait... ses voyageurs.

Ce procédé, aussi coûteux que peu ingénieux, n'a pas été goûté. Les voyageurs avaient la vie sauve, c'est vrai, mais le matériel... le matériel était endommagé, et la compagnie n'a pas hésité.

Un deuxième soumettait les dessins d'un appareil au moyen duquel le convoi se trouvait subitement élevé à un pied au-dessus des rails.

Mais la compagnie avait d'autres desseins, et ceux de l'inventeur fut repoussé.

La découverte du troisième consistait dans des petits crampons (rien des femmes) placés sur la voie même, et qui, au moment voulu mais non désiré, se levaient et accrochaient les wagons par-dessous.

Cet industriel fut, paraît-il, si tenace, si persévérant dans son idée, que l'un des membres du comité proposa sérieusement d'employer l'inventeur pour l'un

des crampons, histoire de faire une économie et de placer un mot.

Pourtant l'un et l'autre furent renvoyés.

Un quatrième émit l'avis que, si les trains suivaient toujours leur voie respective, il n'y aurait jamais de rencontre... désagréable pour les voyageurs.

On se moqua de lui... et on fit bien.

Insensé, va !...

Un ingénieur affirmait que, si, 25 minutes avant l'accident, chaque mécanicien avait le soin de renverser sa chaudière et d'arrêter immédiatement sa machine, le choc serait sûrement atténué.

Ce dernier moyen eut quelque chance de succès, et on songea même un instant à imposer cette condition à tous les mécaniciens.

Mais l'on reconnut bientôt que, si quelques-unes de ces inventions étaient belles en théorie, elles devenaient parfaitement impossibles lorsqu'on arrivait à l'exécution.

Selon mon humble opinion, le problème du choc doit se poser ainsi :

« Trouver sur le train lui-même un seul et unique frein qui puisse, à un moment donné, arrêter instantanément le convoi. »

Naturellement, ce frein, je l'ai trouvé.

Tout le monde connaît la force indomptable de la poudre, et chacun a pu remarquer l'inévitable recul qui se produit sur une pièce d'artillerie, à chaque décharge.

Cette puissance de recul, rien ne peut l'annuler.

Mon invention se base là-dessus.

Je propose de placer à droite et à gauche de la locomotive de chaque train, un canon de gros calibre, la gueule en avant, et dont la force de recul serait exactement calculée avec l'élan du convoi.

Supposez maintenant deux trains express se courant dessus à toute vapeur.

Un épouvantable... effleurement va avoir lieu. Les deux machines ne sont plus qu'à dix mètres l'une de l'autre.

Tout à coup,

Quatre décharges se font entendre simultanément,

Et chacun des convois s'arrête épouvanté,

Les deux mécaniciens, calmes, impassibles, serrent leur écouvillon d'une main, se tendent l'autre, et... tirent au sort celui qui gagnera à reculer la station voisine.

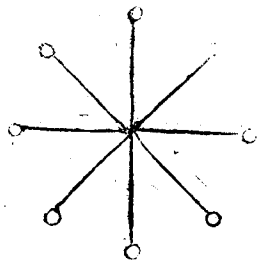
Ceci, bien entendu, n'est qu'un projet EN L'AIR ; mais, nonobstant, je le dépose modestement aux pieds de la grande et charitable compagnie des chemins de fer de Lyon, intimement persuadé qu'elle n'en tiendra aucun compte.

Il y a quelque temps déjà, j'ai promis de soumettre aux lecteurs du *Refusé* un problème tellement bête, qu'il était évidemment destiné à faire son tour de France.

Ce problème facile, le voici.

L'équilibre européen.

Sur un morceau de papier, tracer la figure ci-dessous d'un seul coup de crayon, mais sans repasser sur les mêmes traits.



J'affirme que le problème est possible, et, au risque d'être conspué par mon ami E. Lambry, j'offre, aux dix premiers OEdipes, un abonnement d'un an au *Refusé*, plus, et voilà le cadeau, la collection complète du journal.

Jules FRANZ.

LES BAVARDAGES DE LA SEMAINE

Les Jolies Actrices de Paris.

Dans l'un des derniers numéros de ce journal, j'ai annoncé un livre de Paul Mahalin, *Les Jolies Actrices de Paris*, alors sous presse (pas les actrices, le livre), et j'ai promis aux lecteurs du *Refusé* de cueillir à leur intention quelques anecdotes dans cet ouvrage révélateur, dès sa mise en vente.

Le moment est venu de tenir ma promesse, *Les Jolies Actrices de Paris* viennent de débiter, et cela avec beaucoup de succès, dans les vitrines des libraires.

Je n'ai point l'intention, croyez le bien, de faire ici l'analyse de ce livre, ni de délayer mon appréciation dans un gros article de 300 lignes, je veux tout simplement copier quelques anecdotes au hasard et vous les offrir. Ma paresse y gagnera et le lecteur aussi :

Zoé Bélia.

Il y a — ou il y avait — à l'Opéra-Comique, un vieux bonhomme chargé des courses et des commissions, le père Laisné, qui a des pieds mesurant plusieurs hectares et des mains d'une égale étendue.

Un jour, en arrivant à la répétition, Mlle Bélia s'approcha doucement de Berthelier et lui appliqua tout à coup ses mains sur les yeux.

— Qui est là ? demanda la riieuse enfant, comme si elle jouait à cache-cache et en contrefaisant sa voix.

Le malin Berthelier sentait une crinoline qui lui traçait les mollets et, à l'ampleur du couvercle mis sur sa vue, il avait parfaitement reconnu sa camarade Bélia.

Cependant, à la question : — *Qui est là ?* il répondit : — Je ne sais pas !

— Devine, reprit Mlle Bélia.

— C'est le père Laisné !

Mlle Bélia n'a jamais recommencé l'expérience.

Crénisse.

Le comte de X***, qui est un horticulteur distingué, lui faisait les honneurs de ses serres.

— Je possède, lui disait-il, une des collections de roses les plus complètes qui soient au monde. Je puis vous en montrer de toutes les espèces.

— Cher monsieur, fit Mlle Crénisse, il en est une que je serais curieuse d'admirer. Les savants en parlent beaucoup et je ne l'ai vue nulle part.

— Laquelle ?

— La *Rose des vents* !

Célestine Galli-Marié.

Plus myope que Jouvin, Marc Fournier et Paul Foucher réunis. Un soir, au foyer de l'Opéra-Comique, elle se dirige vers un fauteuil occupé par Ponchard et se dispose à s'y installer.

— Prenez garde, Madame, s'écrie le chanteur, vous allez vous asséoir sur moi.

— Fichtre ! fait Mme Galli-Marié en se reculant vivement, je n'ai pas envie d'être empalée.

Elmire Paurelle.

Elle a fait dernièrement semblant d'être malade, afin de pouvoir consacrer sa soirée à ses affaires particulières.

Oui, mais ses directeurs lui ont envoyé le médecin du théâtre...

Et, sur le rapport de celui-ci, elle a dû venir jouer le soir.

Pendant toute la représentation, la jeune Elmire n'a cessé de pousser de petits cris de douleur.

— Ah ça ! lui a demandé Gil Pércs, tu souffres donc pour de bon ?

— Si je souffre ! C'est-à-dire que je suis très-malade !

— Et de quelle maladie ?

— D'une maladie terrible.

— Que tu appelles ?

— Une hypothèse inadmissible !

— Hein ?

— Parbleu ! le docteur l'a écrit en toutes lettres et je l'ai lu sur son rapport : « La maladie de Mme Paurelle est une hypothèse inadmissible ! »

Adèle Page.

Pendant les représentations de *Fanfan-la-Tulipe*, quelqu'un demanda à Mlle Page :

— Aimez-vous les *eaux-fortes* de Mme de Pompadour ?

L'actrice répondit :

— Je ne bois jamais de liqueurs.

Marie Colombier.

On la prétend propriétaire d'une mine de relations de la plus belle eau. Le catalogue de celles-ci a été dressé, par son ordre, avec un soin tout particulier. Mlle Colombier y a fréquemment recours.

Elle appelle cela : — *Consulter le JOURNAL DES CONNAISSANCES UTILES.*

Suzanne Lagier.

Suzanne Lagier donna, l'année dernière, des représentations au Grand-Théâtre du Havre.

Le soir de son arrivée, un notable du crû lui faisait les honneurs du bassin du commerce.

— Qu'est-ce que c'est que cette machine ? demanda-t-elle en désignant un de ces engins qui servent au transbordement des marchandises sur le quai.

— Madame, c'est une grue. C'est très-fort. Cela lève un homme comme une paille.

— Une grue qui lève un homme ! s'écria Suzanne. Bast, nous voyons cela journellement à Paris.

J'en passe, et des meilleures.

A côté des anecdotes dont ce livre amusant est bourré, il y a une quantité de renseignements, informations et révélations qui en font un ouvrage des plus curieux à consulter, en même temps que des plus intéressants à lire.

Mais assez de citations ; une fois lancé sur cette pente, le sujet étant fort attrayant, on ne s'arrêterait plus et le journal n'y suffirait pas.

D'ailleurs, le volume est en vente. Avis aux curieux et aux gourmets d'indiscrétions piquantes.

J. PELPEL.

MANIN

S'il est dans la vie des nations des jours de découragement et de tristesse, il en est aussi qui se lèvent comme l'aurore, parce qu'ils marquent une nouvelle étape de l'éternelle justice. Pendant ces heures si fugitives et si vite évanouies de triomphe et d'allégresse, pendant ces courts instants qui viennent ajouter une page consolante aux pages sombres de l'Histoire, toutes sentent tressaillir en elles une espérance commune et tournent avec confiance leurs fronts vers l'avenir. Tout peuple alors grandit parce qu'il s'épure, parce que les rivalités qui le divisaient disparaissent, et qu'ainsi son patriotisme éclate plus fortement et s'affirme mieux. Si c'est l'anniversaire d'une date glorieuse, d'une victoire remportée contre les oppresseurs ou d'un jour de grande délivrance qui rassemble tous les citoyens et fait battre tous les cœurs, les hommes immortels qui ont préparé ou complété l'émancipation de ce peuple, voient leurs statues couvertes de couronnes, leur mémoire chantée et célébrée, et leurs noms acclamés et bénis. Mais quel sera le saisissement d'une cité si celui qui a le plus contribué à la rendre libre, après avoir fini sa vie dans l'exil et dormi dans une terre étrangère, est ramené au foyer de la patrie reconnaissant. Telle est la question qu'on pouvait en-

core se poser il y a huit jours à peine, avant que Venise n'eût reçu la dépouille glorieuse de son libérateur, de son immortel Manin. Aujourd'hui, l'accueil respectueux que les Vénitiens ont fait aux restes de leur grand homme, montre que ce saisissement était immense et laissait des traces profondes dans les cœurs.

Non les hommes ne sont point ingrats ! Venise libre a rendu à Manin mort les honneurs qu'elle ne put lui rendre quand il était vivant. Rien de plus touchant comme les détails de cette cérémonie :

« Le cercueil, dit le *Progrès*, était porté par des militaires ayant fait partie de l'armée qui défendit Venise en 1849. Les cordons de poêle étaient tenus par des membres du gouvernement provisoire. Le char funèbre était suivi par de nombreuses députations... Le cortège était immense et le défilé a duré trois heures. Après avoir fait le tour de la place « Saint-Marc, le cercueil a été déposé au centre des « régiments de ligne. » La France libérale, toujours

généreuse, y avait envoyé une députation d'hommes d'élite, propagateurs et défenseurs des principes démocratiques, des écrivains et de penseurs tels que MM. Henri Martin et Legouvé. Onze orateurs ont pris la parole sur le cercueil de l'illustre proscrit, et en retraçant l'histoire de Venise et les vertus de son héros, ont su trouver des échos dans le cœur des patriotes. Retraçerai-je ici la vie de Manin ? A quoi bon, puisqu'elle est du petit nombre de celles que tous connaissent et admirent. Il a souffert et combattu pour sa patrie, pour l'indépendance et l'affranchissement de sa patrie, il s'est exposé pour elle à la colère de ses oppresseurs, il a su s'occuper de ses destinées et ne pas s'enrichir, il a porté le premier coup dangereux à la domination de l'Autriche ; tels sont les principaux traits que j'aurais voulu pouvoir développer de cette grande existence.

Désormais sa dépouille glorieuse reposera au milieu de sa chère patrie. Nul monument à sa mémoire, nulle épitaphe. Aux conquérants orgueilleux de vains souvenirs d'une gloire vaine. Il ne faut aux pacifiques et aux libérateurs, à Guillaume Tell et à Manin, qu'un nom sur un tombeau, et qu'un souvenir dans la mémoire du peuple.

Victor CHAUVET.

LES BOULEVARDS

Signalons en première ligne les nombreux encouragements accordés à la presse pendant la semaine qui vient de s'écouler. Jules Richard, du *Figaro*, a été condamné à deux mois de prison et 5,000 francs d'amende, Grenier, de la *Situation*, à 1,000 francs d'amende, Laurent Pichat, du *Phare de la Loire*, à un mois de prison et 1,000 francs d'amende, Mangin, du même journal, à quinze jours de prison et 500 francs d'amende.

Total : quatre mois et demi de prison et 7,500 francs d'amende !

A qui le tour ???

Dimanche dernier, on inaugurerait à Vincennes les courses du printemps. Ignorez pourquoi on persiste à maintenir le mot *printemps* au bout de ces réunions glaciales. Sont-ce les courses qui sont en avance ou le printemps qui est en retard ? Quoi qu'il en soit, dimanche dernier, il faisait un froid de chien.

Je ne vous dirai pas que le fameux *Anglo-Saxon* fut battu par *Beadle* dans la première course, et que *Beau-Séjour* s'abattit tout là-haut, là-haut près du bois, cela ne vous intéresserait pas.

Le Vengeur, vous savez bien ce fameux *Vengeur*, qui eut le privilège de mettre la censure dans un état désespéré, eh ! bien, aujourd'hui il a recouru à Thérèse pour faire de l'argent. — Décidément, le Châtelet est perdu si Thérèse s'y met.

L'Indépendance belge terminée une de ses correspondances de ce matin par ces mots : On me raconte à l'instant.

Et puis c'est fini. Je suis très-curieux de savoir ce qu'on a raconté au correspondant de l'Indépendance ; si seulement il avait mis : *La suite au prochain numéro*, nous aurions attendu au lendemain, mais rien !

L'auteur de cette correspondance doit être Paul Foucher, vous savez Paul Foucher le myope par excellence, quand il écrit, il regarde son papier de si près, qu'il efface ses lignes avec son nez.

Probablement, dans le cas présent, Foucher a été dérangé par un visiteur au milieu de sa correspondance. En revenant à son secrétaire, il a jeté un coup d'œil sur son papier. — Teut ça c'est noir, aura-t-il dit. Et il a envoyé sa chronique inachevée.

C'est Foucher qui rencontre l'autre jour Sarcey sur la place de la Concorde. Sarcey est encore un peu plus myope que Foucher. Les deux journalistes se mettent l'un dans l'autre : — Pardon, Madame, dit Foucher. — Grenadier, croyez bien que je ne l'ai pas fait exprès, répond Sarcey !

La chose se passait la semaine dernière, à Tombouctou. Le roi présidait son conseil de ministres et venait de recevoir la démission d'un de ses gagistes.

— Quels sont vos griefs, Excellence ? disait sa Majesté tombouctienne.

— Sire, répondit le ministre, mon premier grief est celui-ci : Vous avez mis à la tête de votre établissement, un homme de paille !

Le roi inclina la tête à plusieurs reprises.

— Allons donc ! dit-il, vous savez bien que si celui auquel vous faites allusion était un homme de paille, il y a longtemps que mes employés l'auraient mangé !

Emile LAMBRY.

Nous recommandons à nos lecteurs l'ECHO DE MARSEILLE, journal littéraire de cette ville, bien connu par ses idées indépendantes et dirigé par M. Horace BERTIN, ancien collaborateur du *Corsaire*.

On s'abonne à Marseille, quai de Rive-Neuve, 3. Abonnement : 12 fr. par an.

LE PREMIER SOUPER DU REFUSÉ

Le souper, fils de la folie,
Est l'âme des joyeux loisirs;
C'est l'aiguillon de la saillie,
C'est l'avant-coureur des plaisirs.
Et la première fois qu'un sage
Que l'histoire ne nomme pas,
Dit : Aux derniers les bons, je gage
Qu'il parlait des derniers repas.
DESAGIERS.

Le 21 courant, au matin, mes collègues du *Refusé* et moi recevions chacun un billet ainsi conçu :
D'abord cette simple phrase de Mürger en forme d'épigramme :

« Quelque chose de bizarre. »

Puis ces trois mots :
A huit heures.

Rien de plus.
Malgré moi je songeai aux *Mystères de la Croix-Rousse*, à Louise Lallemand et à Corneau (1).
Ce laconique et mystérieux billet était signé de l'ami Frantz.

C'était plus qu'il n'en fallait pour nous intriguer tous.

La première chose qui me vint à l'esprit fut que notre jeune et cher directeur — qui venait d'avoir le bonheur (?) d'être trouvé assez bien conservé pour faire partie de la *mobile* — allait être *emporté* au premier jour, et nous convoquait pour les embrassades. Cette pensée me fit réfléchir sérieusement, et j'eus des frissons dans le dos :
Il y avait bien de quoi.

Cependant une chose me faisait douter encore, c'était cette épigramme : « Quelque chose de bizarre. »
En effet, me dis-je par la suite, — être de la *mobile* — n'est pas chose très-bizarre à l'heure actuelle. Il y a donc une autre raison.

Je repris le billet ; je le tournai et retournai en tous sens sans parvenir à découvrir celui de l'énigme. Et convaincu que la « chose bizarre » était le billet lui-même, j'attendis l'heure du rendez-vous : huit heures.

Dans l'escalier je rencontrai Denis Brack, Paul Doux, Peney et Chauvet, qui me précédaient de quelques marches.

En me voyant, tous quatre s'écrièrent comme un seul homme : — Que se passe-t-il donc ? — Frantz nous a convoqués. — Savez-vous ?

La porte du bureau était ouverte, le vestibule était illuminé, et une grande animation régnait à l'intérieur. Nous entrâmes.

Oh !... ah !... Ce furent les seules exclamations que nous trouvâmes pour manifester notre surpris.

Le bureau de la rédaction était transformé en une salle de festin.

Une table richement servie se trouvait au milieu de l'appartement, et dans des flambeaux disposés à chaque extrémité brûlaient des bougies parfumées et formaient comme autant de gerbes de lumière : c'était éblouissant.

La gaieté parut dès lors sur nos visages, car nous nous attendions tous à autre chose.

Brack, grave comme un médecin en visite, et supposant un duel — avec Monseigneur de Bonald, mon Dieu, oui, — s'était muni de baume et de charpie.

Paul Doux venait pour la couleur.
Seul, Chauvet, habitué aux fortes émotions, se montrait indifférent.

Mais le plus penaud fut Peney ; Peney qui ne mange pas, et qui, croyant avoir un article à rédiger, au lieu d'un souper à digérer, avait trouvé bon de se charger de ses ciseaux. Pauvre Peney !

On n'attendait plus que nous pour se mettre à table. Frantz, qui causait avec les invités (notamment avec

(1) Rien du directeur de l'Alcazar.

Buteux — une ancienne connaissance, — et Florent — un artiste amateur, — le plus beau garçon de Saint-Clair, se leva à notre entrée et vint nous serrer la main, tout radieux, et avec ce sourire caustique qui signifie tant de choses.

Buteux entonnait déjà ce chœur des *Huguenots* :

A table, amis, à table...

lorsque Paul Doux s'écria ! — Mais nous ne sommes que six ! Et Machin (1) ?

En effet, Arthur ne se trouvait pas parmi les membres de la rédaction lyonnaise.
On se fait des questions (???)...
Tout à coup on frappe.
C'est Machin.

Du tout.
Ce n'est ni Machin, ni un homme, ni une femme, ni un Auvergnat.
C'est un facteur lyonnais, avec une lettre. Effrayé à notre aspect, il la dépose dans la plus proche main et disparaît.

Frantz décachète aussitôt et lit à haute voix :

Mes amis,
Un renseignement important pour nos *Journées d'avril*... Sophie m'attend. Enfin je ne puis être des vôtres ce soir... vous comprenez ?
Regrets.

ARTHUR MACHIN.

— Un facteur ou la mort ! s'écrie Frantz, beau de cette furia que nous lui connaissons.
On va chercher un facteur : ça fait le deuxième.
Frantz écrit :

Ma chère Sophie,
Combien que ça nous coûterait pour avoir Machin ce soir ? Au besoin nous le paierions à l'heure.
Ne pourriez-vous l'accompagner ? Il y aura des *dames-oiseaux* ! Vous comprenez ?

FRANTZ.

Pendant que notre directeur congédiait son facteur, Florent fredonnait à voix basse ce couplet d'Emile Debraux :

Rappelle-toi le noble fils d'Alcmelle,
Nouveau Samson près de sa Dalila ;
Amant d'Omphale, aux pieds de cette belle
Il prit du lin, et puis... et cetera.

— Décidément nous ne serons pas sept.
— Bah ! riposte Brack, du moment que nous n'avons pas l'intention d'être *sages*, nous pouvons bien nous dispenser d'être *sept*.

— Brack, oh ! bravo !...
— Je ne sais s'il y aura des *sages*, mais à coup sûr il y aura de la *graisse*, riposte Paul Doux.

— Messieurs, déclame Frantz, il est défendu de faire de l'esprit maintenant ; si l'on se vide avant dîner, que ferons-nous donc après ?
— Chut !... on frappe... c'est mon facteur. Doigt dans l'œil, c'est celui de Machin !

Mes amis, mes chers amis,
Sophie était sortie ! Je suis furieux... et à vous dans un instant.

MACHIN.

— Enfin, nous serons sept... et sept assez.
On frappe.
Encore. On ne soupera donc pas tranquille.
— Ah ! cette fois, s'écrie Frantz, c'est bien l'odeur de mon facteur.

Mon cher Frantz,
Machin ne peut me quitter dans ce moment.
Nous nous posons des sangsues.
Vous comprenez ?

SOPHIE.

Bing !... Et Paul Doux de parodier l'axiome populaire :

Sans la *Sophie*, y a point d'plaisir !
Explication est demandée aux facteurs, qui, naturellement, parlent en même temps.

Impatiente, Brack s'écrie :
— Ah ça, facteur, comptez-vous...
(1) Le ténébreux OUBLIÉ.

— Que veux-tu dire ?
— Eh ! bien, oui, qu'il y a une femme dans votre chambre.

— Une femme ! s'écria le capitaine étonné.
— C'est la surprise que je te réservais, dit Gauthié.
Ledoux courut précipitamment dans la chambre, où son ami le suivit.

Thérèse, étendu sur le lit, paraissait dormir profondément.
— Qu'elle est belle ! s'écria malgré lui le capitaine.

Puis se tournant vivement vers Gauthié.
— Depuis quand connais-tu cette femme ? lui demanda-t-il.

— Depuis hier.
Et le jeune homme raconta comment il avait sauvé Thérèse.

Soudain un sinistre soupçon pénétra le cœur de Ledoux, et il courut, tout pâle, vers le rayon où se trouvaient ses papiers.

A ce moment, un homme entra, conduit par la vieille Française.
C'était un chef de la conspiration qui venait rendre compte du mouvement.

Trenté barricades étaient déjà élevées, le quartier général établi aux Cordeliers était en communication avec tous les points de ralliement, et les insurgés étaient rassemblés à leur poste.

— On ne voit aucun déploiement de police, ajouta le chef. Il faut croire qu'elle ne sait rien encore.

— Nous sommes deux, monsieur !...
— ... Comptez-vous crier tous deux à la fois ?
— Voyons, messieurs, n'interventions pas l'ordre des facteurs, et réduisez-les à leur plus simple expression.

Mais impossible de rien savoir.
Les vins partent.
Les facteurs demandent à en faire autant.
Le souper touche à sa fin. Nous ne sentons plus la nôtre... de faim.

Les fourchettes ont cessé de bruire, et les conversations s'animent. C'est le moment des couplets. Florent et Buteux s'en font pêter les bretelles. Qu'on apporte le Moët : les *bouates* vont être tirées !
O champagne, évohé ! coule à flots dans nos verres,
La vie est à vingt ans si riche de beaux jours !

Des toasts chaleureux sont portés.
Un à notre vaillant rédacteur en chef, Jules Lermine,
Un autre à tous nos amis de Paris,
Un troisième à notre imprimeur aimé...
Vingtrinier,
Le quatrième à notre excellent administrateur.

Puis enfin un dernier à la prospérité du *Refusé* et à ses lecteurs.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

sa grille à travers laquelle on aperçoit des plate-bandes d'arbustes odorants et de fleurs. Quelques ateliers regardent la rue par leurs grandes fenêtres à rideaux roulés sur les tringles. Tout est tranquille : le sabot des paysans sonne au loin sur le pavé.

Au bas de Marlottes, entre le village et Bourron, des arbres fruitiers sans nombre, pêchers, poiriers, pommiers, parent la campagne ; en avril et en mai c'est charmant. Marlottes et Bourron sont groupés sous l'ombre des forêts. Du nord au sud, vers Nemours, la plaine s'allonge en ellipse, bossuée de mamelons, plantée de vignes, de cerisiers, de noyers, de moissons resserrée entre les bois rocheux de Recloses, de Grès, de Villiers, de Larchant et les vallées où coule le Loing. Au couchant, les plateaux escarpés où commence la Bance, et la montagne de Villiers dominant sévèrement le paysage.

N'oublions point le chemin de fer qui traverse Bourron. C'est très-ennuyeux qu'il vienne crier aux oreilles de la solitude, mais c'est très-agréable d'être à la fois, grâce à lui, à vingt lieues et à deux heures de Paris.

Si maintenant vous demandez ce qui attire surtout les artistes à Marlottes, je vous dirai qu'à deux kilomètres du village, dans l'épaisseur des forêts, se trouvent d'admirables sites : la Gorge aux Loups, que le pineau de Saint-Marcel a trop bien reproduite pour que je tente de la décrire, la Mare aux Fées, les Ventés à la Reine, etc. — Il n'est pas un seul de ces paysages de la forêt de Fontainebleau qui n'ait son peintre ; mille fois on a essayé de rendre leur caractère aride, sauvage, quelquefois avec bonheur. — C'est que rien n'est plus saisissant que ces vallées de pierre au fond des bois. Tout y est sec, austère, grandiose. Les genévriers, toujours en deuil comme les cyprès, frissonnent à la bise ; des sapins maigres, altérés, se tordent dans les anfractuosités des roches ; des chênes rabougris, noueux, misérables, dégagent avec peine leurs bras de l'intérieur des antres, comme des cols de serpents humant l'air ; au fond des gorges d'énormes blocs de grès sont couchés sur la bruyère, par lignes égales, côte à côte ; sur eux les bouleaux laissent flotter leurs longs rameaux : on dirait des cimetières de géants pétrifiés.

Des paysages d'un aspect plus doux sont aussi voisins de Marlottes que la Gorge aux Loups ; je veux parler des bords du Loing. Là se trouvent Montigny, à pic sur la rivière, la Genevraye où Kosciuszko vint mourir, Grez et sa mesure féodale, et, plus loin, vers Nemours, Montcourt et Fromonville, villages charmants de verdure et de belles eaux. Avec leurs saules énormes, leurs peupliers, leurs aulnes, leurs prairies, leurs moulins, leurs vieux ponts, ces vallées sont délicieuses. Le Loing coule à pleins bords entre les grandes herbes et les roseaux. Rien de plus calme que son cours aux larges méandres, de plus lumineuse que son lit de sable fin, de plus limpide que ses flots profonds, d'un vert d'émeraude à l'ombre. Balzac aimait beaucoup ces pays et les habitait souvent, lui l'aimant des vallées, dont la pensée était sans cesse aux rives de la Loire, du Cher et de l'Indre, qu'il a peuplées de ses créations. Sans doute les gracieuses femmes de ses rêveries lui apparaissaient mieux, plus sveltes, plus chastes, plus fugitives, parmi les mobiles feuillages du bord des eaux. Ainsi que les vallées de l'Indre, les vallées de Loing ont leur lis : Ursule Mirouët, cette blonde et virgine sœur en robe bleue de madame de Mortsauf.

(La suite au prochain numéro).

Immédiatement après le prologue de
NOS DRAMES DE LYON :

Les *Mystères de la Croix-Rousse*
qui touche à sa fin, le *Refusé* commencera la première partie de ce beau et patriotique roman :

LES JOURNÉES D'AVRIL
(1834)

Où nos lecteurs retrouveront la plupart des personnages du prologue.

Les *Journées d'avril* contiendront également la relation exacte et inédite de ce fameux procès : LES ACCUSÉS D'AVRIL, qui bouleversèrent Lyon en 1834 et qui eut un si grand retentissement en France et même en Europe.

Nos lecteurs y retrouveront les magnifiques plaidoyers de MM. Jules Favre, Ledru-Rollin, etc.

— Que veux-tu dire ?
— Eh ! bien, oui, qu'il y a une femme dans votre chambre.

— Une femme ! s'écria le capitaine étonné.
— C'est la surprise que je te réservais, dit Gauthié.
Ledoux courut précipitamment dans la chambre, où son ami le suivit.

Thérèse, étendu sur le lit, paraissait dormir profondément.
— Qu'elle est belle ! s'écria malgré lui le capitaine.

Puis se tournant vivement vers Gauthié.
— Depuis quand connais-tu cette femme ? lui demanda-t-il.

— Depuis hier.
Et le jeune homme raconta comment il avait sauvé Thérèse.

Soudain un sinistre soupçon pénétra le cœur de Ledoux, et il courut, tout pâle, vers le rayon où se trouvaient ses papiers.

A ce moment, un homme entra, conduit par la vieille Française.
C'était un chef de la conspiration qui venait rendre compte du mouvement.

Trenté barricades étaient déjà élevées, le quartier général établi aux Cordeliers était en communication avec tous les points de ralliement, et les insurgés étaient rassemblés à leur poste.

— On ne voit aucun déploiement de police, ajouta le chef. Il faut croire qu'elle ne sait rien encore.

— Nous sommes deux, monsieur !...
— ... Comptez-vous crier tous deux à la fois ?
— Voyons, messieurs, n'interventions pas l'ordre des facteurs, et réduisez-les à leur plus simple expression.

Mais impossible de rien savoir.
Les vins partent.
Les facteurs demandent à en faire autant.
Le souper touche à sa fin. Nous ne sentons plus la nôtre... de faim.

Les fourchettes ont cessé de bruire, et les conversations s'animent. C'est le moment des couplets. Florent et Buteux s'en font pêter les bretelles. Qu'on apporte le Moët : les *bouates* vont être tirées !
O champagne, évohé ! coule à flots dans nos verres,
La vie est à vingt ans si riche de beaux jours !

Des toasts chaleureux sont portés.
Un à notre vaillant rédacteur en chef, Jules Lermine,
Un autre à tous nos amis de Paris,
Un troisième à notre imprimeur aimé...
Vingtrinier,
Le quatrième à notre excellent administrateur.

Puis enfin un dernier à la prospérité du *Refusé* et à ses lecteurs.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

Le désordre le plus complet n'a cessé de régner à cette fête de l'esprit et de l'estomac.

Le sténographe de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 18.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

Par UN OUBLIÉ

Après un second coup frappé à la porte, la vieille Française vint ouvrir.

Elle était encore pâle et ne paraissait pas complètement remise.

Aussitôt qu'elle aperçut Ledoux :

— Ah ! c'est donc vous ? Ah ! Dieu soit loué ! Vous m'avez fait une peur ! Enfin, j'espère qu'il ne vous est rien arrivé ?

— Rien du tout, ma bonne Française, dit le capitaine. Eh ! bien, et ici ?

— Tout va bien, notre maître, seulement nous serons un de plus, voilà tout.

dor que la fausse Thérèse sauta vivement en bas du lit et courut à son tour vers la fenêtre qui ouvrait sur la rue Mercière.

Puis, portant à ses lèvres le sifflet d'argent qui ne la quittait pas, elle donna un signal et déroula son échelle de soie.

Deux secondes après, un homme surgissait devant la fenêtre.

— Alors Thérèse, se penchant vivement à son oreille, lui dit :

— Faites cerner la maison à quatre heures et quart !
— Bon ! dit l'homme.

Et il disparut.

Quand il fut dans la rue, la maîtresse de Gauthié détacha son échelle, puis, entendant des pas dans le corridor, elle se remit comme elle était auparavant.

En ce moment, Ledoux rentrait.

Il s'approcha de Thérèse et se pencha, comme pour s'assurer si elle dormait bien réellement.

La jeune femme, de son côté, demeura immobile. L'illusion était complète.

Alors le capitaine se mit à son bureau et écrivit :

« Général,
« Lors de la restauration des Bourbons, si je n'ai pas brisé mon épée, c'est que j'avais appris de « bonne heure qu'un soldat ne s'appartient pas et que « je croyais en servant le roi loyalement, fidèlement, « comme j'avais servi l'Empereur, servir en même « temps mon pays, ma France que j'aime.
« Je me suis convaincu que la France regrettait tous

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Le Piment de Marseille change de titre : il devient le Peuple.

Il annonce que son premier numéro contiendra un portrait de Proudhon, l'immortel auteur des Confessions d'un Révolutionnaire.

C'est tout une profession de foi. Espérons qu'en perdant son titre, le Piment ne perdra pas sa saveur, et faisons lui un dernier emprunt :

— Un de mes amis, libraire estimé de notre ville, me disait l'autre jour qu'il ne possédait plus un seul exemplaire des Exploits de Rocamboles : les Canadiens les ont emportés pour charmer les ennuis du voyage.

O Marseillais ! vous voilà vengés !

Le Guetteur de Valence a une bien bonne histoire, — qui n'a que le tort de venir après celle du pacha et du pharmacien, publiée, il y a quelque temps dans le Figaro, par Emile Blavet.

La scène se passe à l'hôtel. Un commis-voyageur désire être réveillé le lendemain à 6 heures et demie.

Le garçon inscrit l'heure sur un tableau ad hoc. Survient un ami qui trouve plaisant de remplacer le 6 par un quatre... Et vous voyez d'ici notre homme (il s'appelle Julius) sur pied dès 4 heures et demie du matin. — Il devine aussitôt d'où part le coup et médite une petite vengeance.

Je laisse la parole au Guetteur. Ah ! brigand, tu me fais lever 2 heures trop tôt, et tu penses te lever toi-même, qu'à midi. Nous allons rire.

Julius alla droit à la chambre où dormait son facétieux ami et frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda l'autre, en se frottant les yeux. — C'est le coiffeur, répondit Julius d'une voix flûtée.

— Le coiffeur, mais je n'en ai pas demandé, je n'en ai pas besoin.

— Et il n'ouvrit pas.

— Une demi-heure après, on frappe de nouveau : il s'éveille en sursaut.

— Qui va là ?

— C'est le coiffeur.

— Je n'en veux pas, morbleu !

Un quart d'heure après on refrappe. Il commençait à peine à se rendormir, et il entend encore la même voix flûtée !

— C'est le coiffeur.

Il se lève sur son séant et crie à tue-tête.

— Allez au diable ! Si vous revenez m'ennuyer, je vous casse les reins.

— Bon ! pensa Julius. C'est ce que j'attendais.

Et, prenant la course, il s'en alla chez un véritable coiffeur et le pria d'aller à l'hôtel, telle chambre, tel numéro, où l'attendait un voyageur, obligé de partir de bonne heure.

Le merlan arrive et frappe avec conviction.

— Encore ! s'écrie le dormeur, qui est là ?

— C'est le coiffeur...

— Ah ! c'est le coiffeur ! attends un peu, je t'en vais donner du coiffeur !

Et ouvrant sa porte avec fracas, il tomba sur le malheureux à bras raccourci...

C'est Julius qui riait !

D'autant plus que l'autre renonça à dormir jusqu'à midi. Tout l'hôtel était accouru aux cris du coiffeur...

Plusieurs journaux réclament le Projet d'Association annoncé par le Refusé.

Une lettre, émanant de la direction, et adressée à chacun d'eux, le leur fera connaître avant peu.

Les journaux vont vite à Marseille.

Je vous présente aujourd'hui le Petit Marseillais, journal quotidien qui n'aspire à rien moins qu'à supplanter le Petit Journal.

Amen !

PENEY.



« les jours davantage son héros, l'homme qui lui a donné Marengo et Austerlitz, et le profond dévouement qui m'avait attaché longtemps à la fortune de l'Empereur, et qui ne s'était d'ailleurs jamais éteint dans mon cœur, s'est alors réveillé plus vivace et plus grand que jamais.

« J'appartiens donc corps et âme à l'Empereur, et c'est pour lui, pour le triomphe de sa cause et pour le bonheur du peuple dont la cause est liée à la sienne, que j'ai accepté l'honneur qui m'a été fait de prendre le commandement en chef d'une insurrection qui a pour but le renversement des Bourbons et de leur dynastie et le rétablissement de Napoléon, de Buonaparte comme vous dites, vous, royaliste, et du petit caporal, comme nous l'appelons, nous qui le connaissons et qui le chérissons.

« Enfin, comme vous servez le roi, moi je sers l'Empereur.

« Avant quelques heures, nous nous retrouverons peut-être sur les barricades, faisons-nous mutuellement la promesse de ne pas nous épargner.

« Le lieutenant Gauthié est mon ami, et comme moi il sert la cause populaire.

« Croyez, général, que je vous considérerai toujours comme mon plus cher ennemi.

« Pierre Ledoux. »

Il cacheta sa lettre; puis après avoir écrit la suscription :

AU GÉNÉRAL CORNEL, à l'Hôtel-de-Ville.

THÉÂTRES

Paris.

HAMLET, à l'OPÉRA.

« Quelle magnifique partition on ferait avec Hamlet, si l'on avait pour soi le génie et la puissance de Mozart, la mélancolie de Bellini, la fantaisie romantique de Weber ! »

Il y a douze ou quinze ans que M. Blaze de Bury écrivait ces lignes, sans se douter qu'un jour un compositeur sentirait en lui-même assez de puissance, de mélancolie et de fantaisie romantique pour lutter avec cette œuvre complexe et profonde que Schlegel a si bien définie : « La tragédie de la pensée. »

Qu'est-il arrivé ? C'est que toutes les fois que le poème a offert au compositeur des situations musicales il ne les a pas laissés échapper. La scène de l'apparition, celle de la folie, sont de grandes et belles pages où domine l'inspiration ; elles suffisent à sauver l'opéra tout entier et font le plus grand honneur à l'auteur de Psyché. Lorsque l'on en écrit de pareilles, on est un maître incontesté.

Voici, je pense, comment l'idée de cette partition sera venue à M. Ambroise Thomas. Après avoir entendu chanter à M^{lle} Nilsson l'air de la rose de Martha, le maestro aura pensé : quelle touchante Ophélie ! Rentré chez lui cette idée l'aura poursuivi, et du rêve est née la réalité, c'est-à-dire l'engagement de la cantatrice suédoise à l'Opéra, pour y créer le principal rôle de l'opéra d'Hamlet.

Si mon hypothèse est vraie, le compositeur a dû tout subordonner à cette idéale et rêveuse figure, qui n'est qu'épisodique dans l'œuvre de Shakespeare.

Et, de fait, il n'en pouvait être autrement ; Hamlet, le raisonneur, offre peu de ressources au musicien, et cela peut sembler une idée plus qu'étrange de mettre sur un air quelconque les deux monologues d'Hamlet : To be or not to be et Alas poor Yorick !

Passons du domaine des suppositions dans celui de la réalité. MM. Jules Barbier et Michel Carré, une fois admise l'idée sacrilège d'arranger Hamlet, se sont acquittés de cette tâche impossible — c'est là son plus grand défaut — avec assez de joie et de discrétion. Je n'approuve pas, je l'avoue, les changements introduits par les librettistes dans le cours de la pièce et dans le dénouement, mais placés entre le respect dû à un chef-d'œuvre et la nécessité de fournir au musicien des situations, ces messieurs n'ont pas été libres de choisir sans doute.

M. Ambroise Thomas jouait se soir-là une partie suprême. Il s'agissait pour l'heureux auteur de Mignon d'être sacré-homme de génie. Il ne l'a pas complètement gagné, malgré les beautés de sa partition, malgré son interprétation magistrale.

Après une courte introduction, l'œuvre débute par un mi naturel

Que nos chants montent jusqu'aux cieux ! suivi d'un cœur d'officiers : « Nargue la tristesse, » très-franc de rythme et que les Orphéons rendront sans doute populaire.

Vient ensuite un délicieux duo entre Hamlet et Ophélie, dans lequel le musicien a traduit avec un rare bonheur le madrigal du prince de Danemark.

Doute de la lumière, Ne doute pas de mon amour.

Ce duo, admirablement phrasé par Faure et M^{lle} Nilsson, est une des perles de la partition.

Dans la scène où le spectre révèle à son fils le meurtrier dont il est victime, on sent passer comme un souvenir majestueux de l'Alceste de Gluck. Ce n'est point du pastiche, c'est l'inspiration d'un érudit.

Au deuxième acte, le moins bien rempli peut-être, il faut citer le joli air en la bémol mineur chanté par Ophélie, et que M^{lle} Nilsson a chanté avec autant de grâce que de simplicité.

En vous, cruel, j'avais foi ! Je vous aimais, aimez-moi.

Puis le chœur spirituel des comédiens, princes sans apanages, traversé par la chanson ironique d'Hamlet ; Faure a dit d'une façon magistrale la phrase du milieu :

La vie est sombre, Les ans sont lourds.

Il appela Françoise.

La pauvre vieille servante qui devinait qu'il y avait quelque chose d'étrange dans l'air et qui commençait à ne plus rien comprendre à ce qui se passait autour d'elle, arriva affolée et toute tremblante.

— Tu vas descendre sur le quai, ma bonne Françoise, lui dit le capitaine ; tu verras quelques hommes occupés à construire quelque chose, qui ne te regarde pas, tu remettras cette lettre à l'un d'eux en lui disant que c'est le capitaine Ledoux qui le charge de la porter au général Cornuel.

Françoise prit la lettre, la regarda attentivement comme si elle eût cherché à comprendre ce que pouvait signifier l'ordre qu'on venait de lui donner, puis sortit en murmurant quelques paroles entre ses dents.

Thérèse dormait toujours, ou plutôt faisait semblant de dormir.

— Cette femme ne peut pas rester là, se dit Ledoux, ou tout au moins il faut la prévenir.

Et lui prenant la main, il la réveilla doucement.

Celle-ci jeta un cri.

— Ne craignez rien, lui dit le capitaine, je suis un ami, un ami de Gauthié.

— Oh !

— Je voulais vous prévenir seulement que vous pourriez peut-être entendre du bruit dans la rue d'ici à deux ou trois heures.

— Quel bruit.

— Des coups de fusil, par exemple.

— Des coups de fusil ? juste ciel !

qui exprime admirablement le dégoût et la fatigue morale qu'éprouve Hamlet.

A l'acte suivant, il y a trois morceaux capitaux : le monologue, sorte de déclamation chantée, traitée par le compositeur avec une savante simplicité et qui ne pouvait être compris mieux ni autrement. Puis le trio dans lequel M. Ambroise Thomas a su tirer le parti le plus heureux du talent et des voix de ses interprètes : Faure et M^{lle} Nilsson et Gueymard. Enfin le dernier morceau de l'acte, et le plus beau sans contredit, est le duo entre Hamlet et sa mère, scène magnifique où le prince exaspéré est sur le point de tuer sa mère, devant qui vient se placer l'ombre de son père assassiné.

Mais le grand succès de l'opéra, c'est le quatrième acte, disons mieux, c'est M^{lle} Nilsson, qui a joué et chanté la grande scène de la folie en tragédienne et comme une cantatrice accomplie. Elle a dit avec un charme inexprimable la ballade suédoise :

Pâle et blonde, Dort sous l'eau profonde La Willi.

Et délicieusement soupiré en mourant la phrase du premier acte :

Doute de la lumière, Ne doute pas de mon amour.

Jamais la jeune cantatrice n'avait eu l'occasion de déployer une plus grande variété d'aptitudes. Dans cette longue scène, qui passe comme un rêve, elle s'est montrée tour à tour souriante, rêveuse et désespérée, et si quelque chose pouvait être comparé à son intelligente compréhension d'un rôle si difficile, c'est l'admirable souplesse de sa voix, rompue à toutes les difficultés de l'art vocal.

Le cinquième acte, qui n'est qu'un long dénouement, paraît froid après cette scène admirable, qui laisse le spectateur haletant d'émotion et dans une muette extase.

Faure a compris et détaillé le rôle si lourd d'Hamlet en grand artiste. On a épuisé sur son compte toutes les formules de l'admiration, c'est pourquoi nous nous contenterons de dire qu'il a été ce qu'on attendait de lui, et qu'il partage avec M^{lle} Nilsson les honneurs de la soirée.

Il serait injuste pourtant d'oublier M^{me} Gueymard, qui s'est montrée digne en tout point de lutter à côté de si vaillants interprètes. M. Belval a une fort belle voix, mais on s'est généralement accordé à le trouver fort inférieur dans le rôle du roi. Pour M. Colin, un débutant, il possède également une belle voix, il a de la tenue et ne manque point de talent, mais il grie trop.

Je ne terminerai pas sans louer la grâce déployée par M^{lle} Fiocre et Fioretti, dans le court divertissement réglé par M. Petipa.

En résumé, succès fort peu contesté pour le compositeur et succès d'enthousiasme pour les interprètes, dont le talent fait aujourd'hui la gloire de notre première scène lyrique. J'en tiens néanmoins pour mon opinion, M. Ambroise Thomas a dépensé bien du talent en s'attaquant à un sujet impossible.

E.-A. SPOLL.

P. S. — Cette semaine le théâtre des Bouffes-Parisiens, dont on annonce la prochaine transformation sous la direction de M. Jules Noriac, a donné trois pièces nouvelles, pour n'en pas perdre l'habitude, sans doute.

La première de ces pièces, le Cousin Montagnac, est une de ces inepties dont l'écllosion sur une scène quelconque est toujours due à des motifs extra-théâtraux, aussi n'en parlerons-nous pas davantage.

Je n'en dirai pas autant de la seconde, la Dernière leçon, par MM. A. et Alph. Pagès. C'est une petite saynète à deux personnages, jouée avec beaucoup d'entrain et de sensibilité vraie par Charles Perey, et dans laquelle M^{me} Delahaye s'est montrée ce que nous la connaissons déjà, une des plus charmantes et des plus spirituelles comédiennes de Paris ; malheureusement elle est trop jeune, trop jolie et pas assez protégée peut-être pour entrer au Théâtre-Français, sa véritable place.

La dernière pièce, Madame Beaugency, est une farce dans laquelle M^{me} Vincent est follement amusante.

E.-A. S.

— Oui, mais vous n'avez rien à craindre, pourvu, ajouta-t-il en souriant, que vous feigniez de dormir.

Il achevait à peine de parler qu'on frappa à la porte.

Il alla ouvrir.

— Nous voici, dirent les chefs des conjurés.

Ledoux les félicita de leur exactitude et leur dit : — Nous allons délibérer, mais pour que nous puissions prendre un parti en connaissance de cause, je vais décacheter devant vous les papiers qui contiennent les dernières instructions.

Il alla alors dans sa chambre, et prit sur le rayon le coffret qui renfermait les papiers.

Pendant ce temps-là Thérèse feignant de dormir le regardait.

Puis Ledoux sortit et ferma la porte sur lui.

— Voilà, dit-il, en posant le coffret sur une table, devant les conjurés, voilà des renseignements, messieurs, qui vont nous être sérieusement utiles.

Et il fit brusquement jouer la serrure.

— Malédiction ! cria-t-il, ils n'y sont plus !

Tous les chefs se précipitèrent pour regarder dans le coffret.

Il était vide.

— Volés ! hurla Ledoux, volés ! on les a volés !

Puis se jetant sur son épée qu'il avait posée sur une chaise, il la dégaina et courut comme un fou dans la chambre où se trouvait Thérèse.

Mais la chambre aussi était vide !

Mais Thérèse était partie !

Lyon.

Après la reprise de la Reine Margot, produit de la ténébreuse collaboration de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, gros drame à grand spectacle et à grands coups de feu, passablement vieillot aujourd'hui, le théâtre des Célestins, qui ne chôme pas, vient de nous donner deux charmantes petites pièces : l'Affaire est arrangée et les Deux Jeunes. Relativement à cette dernière pièce, il y aurait certainement quelques blâmes à formuler, surtout en ce qui concerne le premier acte qui, bien que l'esprit y pétille, finit par être long et ennuyeux, mais nous nous contenterons, pour ne pas être trop méchant, de féliciter MM. Harville et Train de leur bonne interprétation, qui a contribué beaucoup à sauver la pièce. Quant à M^{me} Meyronnet et Thais Petit, nous ne pouvons, avec la meilleure volonté, leur faire des compliments. M^{lle} Meyronnet surtout, dans un rôle d'ingénue, s'est crue autorisée, notamment à une sortie où elle se sauve en pleurant, de jeter de petits cris, charmants peut-être en société, mais qui, sur la scène n'ont rien de naturel. Je prends la liberté de lui signaler ce défaut-là, parce que je suis convaincu que rien ne lui sera plus facile que d'être irréprochable quand elle le voudra.

Quant aux Chemins de fer, vaudeville de Labiche et Delacour, la pièce à recettes, c'est un recueil de mots plus ou moins heureux, plus ou moins trouvés, comme on dit, et dans laquelle la troupe comique arrache des cris de joie aux spectateurs qui croient que c'est arrivé. D'ailleurs, il y a des situations d'un effet comique très-heureux, et la pièce va bon train. Je ne partage pas tout à fait — et j'en suis désolé — l'avis de mon confrère du Progrès, qui se fâche tout rouge, parce qu'il s'est couché trop tard. Il me semble que lorsqu'il s'agit d'une pièce, la seule question qu'on doive se poser est celle-ci : La pièce est-elle bonne ou mauvaise ? — Je ne suis pas du tout admirateur du vaudeville, mais le genre étant donné et forcé de le subir, je crois les Chemins de fer capables de résister à trente représentations, ce qui prouve du moins que si ce n'est pas un chef-d'œuvre de style et de bon goût, ce qu'il serait puéril de chercher là-dedans, c'est au moins une pièce amusante et bien faite.

Notons comme très-drôles, M. Lecomte dans un rôle d'employé de chemin de fer, M. Bellard, dans un rôle de petit crevé et, M. Martin, dans celui d'un vieux capitaine retraité. Notons encore MM. Stanislas, Lebrun et Homerville. Quant aux autres artistes ils ont joué avec beaucoup de bonne volonté des rôles tout insignifiants pour qu'on puisse faire d'eux un éloge ou une critique raisonnée. N'oublions pas non plus que la mise en scène est intelligente et bien comprise. Celle du deuxième acte surtout est parfaite et peut, jusqu'à un certain point, par certains détails mis en relief, faire illusion aux spectateurs.

VICTOR CHAUVET.

P. S. — On nous apprend que M^{me} Thais Petit n'est pas réengagée pour l'année prochaine.

Mercredi, 1^{er} avril, première représentation de Roméo et Juliette, le dernier chef-d'œuvre de Gounod. Costumes et décors entièrement nouveaux.

Vendredi 3 avril, au bénéfice de M^{me} MICHON :

Paul faut rester ! parodie en un acte de STRAUSS et LEPRÉVOST.

Le Crime de Faverve, drame en 5 actes et 7 tableaux de Théodore BARRIÈRE et BEAUVALLÉ.

Le Secret de Jeanne, comédie en un acte de Victor CHAUVET.

Nos lecteurs qui désireraient se procurer les quelques collections qui nous restent du Refusé, peuvent s'adresser, soit à nos bureaux, 32, rue de l'Arbre-Sec, soit au bureau de la vente du journal, 34, rue Tupin.

Du n° 1 au n° 12..... 3 f.
Du n° 12 au n° 17..... 1 f.
Le n° 18..... 1 f.
La collection complète..... 5 f.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 14.

Il courut alors à la fenêtre, et décrochant un pistolet qui était tout armé à une panoplie, il fit feu au hasard dans la rue.

Une échelle de soie attachée à la fenêtre flottait balancée par le vent.

Les conjurés vinrent le rejoindre. Tous étaient attérés, anéantis.

— Nous sommes perdus ! crièrent-ils.

Ledoux se tordait les mains dans l'attitude terrible du désespoir.

— Frères ! cria à son tour Gauthié, qui entra comme la foudre, frères ! nous sommes trahis ! la maison est cernée !

— Cernée ? la maison est cernée ?

— Regardez, dit le jeune homme.

Et ils virent en se penchant à la fenêtre, des baïonnettes et des sabres qui étincelaient.

Alors, un immense cri de rage sortit de toutes ces poitrines, et se jetant dans les bras les uns des autres, ils crièrent dans un élan sublime :

— Vive l'Empereur !

(La suite au prochain numéro.)

VIENT DE PARAÎTRE les Propos de Thomas Virloque, par Jules LERMINA, rédacteur en chef du Refusé.

Cette série d'études sociales, touchant aux questions les plus élevées, la peine de mort, la prostitution, la science, les inhumations, est appelée à un grand succès. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 2 francs.